

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón en visioconférence depuis Milan, 15 juillet 2020

Textes de référence : J. Carrón, L'éclat des yeux. Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?, chapitre 2 « Comment le combler, ce gouffre de la vie ? » et L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, Engendrer des traces dans l'histoire du monde, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, chapitre 1. « L'événement chrétien comme rencontre » et 2 « La permanence de l'événement dans l'histoire » (pp. 15-118).

- *Luntane, cchiù luntane*

Gloire au Père

Nous poursuivons notre parcours en abordant ce soir le deuxième chapitre du livre *L'éclat des yeux* qui a pour titre « Comment le combler, ce gouffre de la vie ? ». En ayant à l'esprit tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, commençons à vérifier les tentatives que chacun fait pour répondre au problème posé par le chapitre précédent : qu'est-ce qui nous arrache au néant ? Volontairement ou non, nous faisons tous des tentatives plus ou moins conscientes pour sortir du néant, tellement l'exigence profonde de notre humanité ne nous laisse pas en paix et nous lance donc à la recherche de quelque chose qui puisse répondre à l'interrogation de Miguel Mañara : « Comment le combler, ce gouffre de la vie ? » (O.V. de L. Milosz, *Miguel Mañara*, André Silvaire, Paris 1957, p. 19).

Très souvent, nous pensons que la réponse consiste à tourner la page le plus vite possible. Une personne m'écrit : « Ce travail sur le désir ouvre mon cœur et ma tête. Nous avons fait aujourd'hui une assemblée sur le deuxième chapitre et j'ai été frappée de voir qu'il y a la tentation de "parler" autant du Christ en passant sur le thème du désir en le considérant un peu comme évident et de cette façon on ne comprend pas qui est le Christ ».

Mais pour certains, cela peut sembler trop limité de parler du désir, de la demande.

Salut Julián. Ayant participé à l'école de communauté du 17 juin, il m'est venu certaines questions et quelques réflexions que je désire partager avec toi. L'aspect sur lequel tu as le plus insisté a été que, si l'homme ressent de façon écrasante la demande dans son cœur, cela implique qu'il existe une réponse à celle-ci. Je crois que tu entends la demande comme l'exigence constitutive, celle qui représente vraiment l'étoffe de l'humain. Ton raisonnement, renforcé ensuite par la belle citation de Karen Blixen, est logiquement correct. La citation dit : « Dieu ne crée pas la nostalgie ou l'espoir, sans qu'une réalité ne réponde à cette nostalgie ou à cet espoir ». Mais j'ai repensé à moi, à mon expérience, et je me suis demandé dans quelle mesure la question de la demande est descriptive de l'itinéraire humain tout entier. Depuis l'enfance, j'ai vécu dans le milieu de la paroisse, et mes parents, bien que non croyants, m'ont toujours laissé la liberté d'adhérer aux sacrements avant la confirmation ainsi qu'après jusqu'à dix-huit ans. Puis j'ai atterri à l'université. Au cours de ces années-là, j'ai commencé à me connaître vraiment et j'ai aussi compris qu'elle était le chemin, c'est à dire l'éducation, par rapport à mon désir d'être aimée. Ce n'est pas arrivé à cause d'une réflexion intérieure sur mes désirs, plutôt confus, mais à cause de l'impact avec des amis qui vivaient le charisme de CL et qui prenaient au sérieux leurs études, les relations avec les collègues et les professeurs, le temps libre, l'affection, toute la vie. En me mêlant à eux, j'ai compris que je désirais cette plénitude de vie. Ce fut donc la réponse (une réponse charnelle : ces amis) à mes attentes, même les plus cachées, qui a levé le voile, en me faisant le cadeau de moi à moi-même. Et cette dynamique perdure sans cesse, aujourd'hui encore, en me remplissant de gratitude, même dans les drames que l'âge adulte ne m'a pas épargné. La vie du Christ qui me rejoint à travers la compagnie du mouvement, m'utilise, utilise mon intelligence, ma créativité, que si le souffle de ma liberté y adhère. Quelqu'un m'a prise et continue de me lier à Lui, en me fascinant par la beauté et la gratuité que Lui seul sait générer et que je vois fleurir dans ma vie et celle de mes amis. Avoir autour de moi une compagnie de "ressuscités", des gens joyeux et pacifiés même dans la douleur et face aux imprévus

de la vie, a été et est pour moi la seule possibilité pour que la demande ne me dévore pas. Le Christ a dit aux siens de demeurer avec Lui et de Le suivre. Et en demeurant avec Lui, cet imbroglio du cœur a trouvé le regard et la relation sur lesquels se fixer. J'ai toujours à l'esprit ce verset d'Osée : « Mon peuple s'accroche à son infidélité ; on l'appelle vers le haut ; aucun ne s'élève » (Os 11,7). Par conséquent, pour moi, la demande se découvre et se clarifie face à une Présence qui fait lever le regard, ce regard qui penché uniquement sur nous, conduit parfois à se recroqueviller sur soi-même. Je crois que tu veux nous accompagner dans un parcours pas à pas, nous l'avons toujours vu, même aux Exercices. Je ressentais cependant la nécessité de te dire que j'ai perçu la dernière école de communauté comme une partie trop limitée du chemin, sans la vue sur l'horizon ouvert et toujours nouveau de toute l'expérience chrétienne. J'en ai ressenti un peu comme le souffle court et je me suis demandé si -comme méthode – le fait de fragmenter le chemin sans en donner la totalité pouvait aider vraiment. Il me semble que dans l'expérience tout arrive en même temps, il n'y a pas une analyse des parties. Je pense que ceux qui ont des difficultés risquent d'avoir encore plus de mal. Si j'ai mal compris, aies la charité de m'accompagner pour comprendre. J'espère que tu as compris cependant les raisons de cette initiative personnelle.

Je les comprends parfaitement. C'est pourquoi je suis heureux que tu aies eu la liberté de poser devant tout le monde ta question et la perception que tu as des choses. C'est vrai que la dernière fois je n'ai pas décrit l'itinéraire humain complet – d'autre part, ce n'était pas mon intention de le faire – parce que je voulais souligner un aspect décisif du chemin, en partant du constat que nous sommes parfois trop pressés de “parler” du Christ. Et ceci a des conséquences comme nous le verrons après.

Le point qu'il m'intéresse de souligner, c'est que chaque fois que nous regardons un aspect du réel, il y a tout dans ce détail. Je te fais un exemple. Si tu vois une personne qui a une nostalgie folle, qui ne s'arrête jamais de parler de ce qu'il ressent comme un manque, si tu la vois agitée à cause d'une nostalgie incontrôlable, comment interprètes-tu cela ? Cette nostalgie n'est-elle qu'un “fragment” isolé ou est-ce quelque chose de tellement unique que pour expliquer ce que tu vois tu dois faire appel à quelque chose que tu ne vois pas ? Comment expliques-tu cette nostalgie ? En elle, il y a déjà ce qui l'a fait surgir. Et même si elle ne dit rien de l'objet auquel elle se réfère, cette nostalgie n'est pas trop peu car elle n'existerait pas sans celui qui la suscite par son manque. C'est pour cela que si tu rencontres une personne qui a une nostalgie folle, tu ne peux pas dire qu'il s'agit d'un aspect séparé du tout car elle n'existerait pas détachée de l'entier.

Bien sûr.

Ceci est fondamental, c'est pourquoi la dernière fois nous avons dit que notre problème est que souvent nous n'arrivons pas à « voir le fond comme on voit les choses ordinaires » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 120). Pourquoi ? Parce que nous détachons les choses ordinaires du fond qui les constitue. Nous le verrons en poursuivant le parcours de *L'éclat des yeux*, une tentative d'offrir la proposition tout entière.

Mais la question que tu poses aurait dû avoir été clarifiée par ce que nous avons déjà étudié dans le premier chapitre d'*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*. Quand Jésus se rapporte à un aspect du réel, par exemple la fleur des champs, on pourrait objecter : « Mais ce n'est qu'un aspect ! » mais à Ses yeux, ce détail a tout en lui car, comme le dit Giussani, « la création est aussi un événement, [...] les fleurs des champs que “le Père habille mieux que Salomon” est un événement ; le petit oiseau qui tombe - “et le Père céleste le sait” – est un événement ; “les cheveux de la tête qui sont comptés” sont un événement » (*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 29). La fleur est un événement, tu es un événement, ton désir est un événement. Combien de personnes s'étonnent-elles de ne pas donner pour acquis justement ce désir ! « De quel manque est ce manque / cœur ? », se demandait Mario Luzi (*Sotto specie umana*, Garzanti, Milano 1999, p. 190). Nous voulons insister sur ce point maintenant. Pourquoi ? Parce que « si nous ne comprenons pas et n'utilisons pas le terme “événement”, nous ne comprenons pas non plus le christianisme qui se réduit alors immédiatement à des mots » (*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 31).

C'est justement parce que, dans l'expérience, tout arrive ensemble que chacun de nous vérifie si l'événement chrétien met en mouvement sa raison en la poussant à ne pas s'arrêter à l'apparence.

C'est vrai ce que tu dis, que l'important c'est l'événement chrétien mais tu vérifies l'événement chrétien si tu commences à regarder le réel comme Jésus le regarde, qui ne voit rien détaché de son origine. Si, au contraire, tu mets en opposition l'événement chrétien et le morceau de réalité que tu vois, et si l'événement chrétien ne réveille pas ta raison en te permettant de te relier à tout et à tous (ta famille, ton travail, la douleur, le désir), tu ne pourras pas saisir Son avènement dans chaque aspect du réel. Car le Christ – nous nous le sommes dit tant de fois – n'est pas venu pour effacer le sens religieux mais pour le réveiller, pour réveiller la raison avec toute son exigence de totalité ! Ainsi, quand on vit, comme tu le dis, replié uniquement sur soi, coincé dans sa propre mesure, on reste dans l'apparence. Giussani au contraire, comme nous le rappelions la dernière fois, perçoit dans le moi toute la compagnie qui le constitue, tout le mystère du Père qui le génère. Vous comprenez ? C'est décisif de s'en rendre compte. S'il en est ainsi pour tous les hommes - parce que toute la réalité renvoie à autre chose, parce que la création est le premier événement – combien plus pour nous qui avons rencontré le Christ cela devrait être normal de percevoir le désir ou la demande comme le signe le plus évident de l'existence de la réponse.

Mais nous revenons à l'envie pressante de dire : « Christ » qui nous assaille si souvent.

Depuis longtemps, je vis dans un état de tristesse morne, un état d'esprit dominant. Tout cela bien avant le Covid-19. Le temps du confinement est passé relativement vite, et si je dois dire de façon synthétique ce qui l'a caractérisé, je dirais la peur, pas tant de la maladie mais des conséquences économiques. En effet, je me suis donné à fond de toutes les manières possibles pour contribuer à l'entreprise pour laquelle je travaille. Mais le retour au bureau a été marqué par quelques déceptions, justement à cause du travail dans lequel je m'étais engagé. Un matin, j'appelle une amie et après tous les épanchements, nous arrivons au sujet des vacances. Je lui dis : « Avec la famille, nous avons réservé à tel endroit, tu sais je suis du type "adaptable" aux besoins de ma femme, de mes enfants... » ; et elle me répond : « C'est là que tu as tort - à propos d'adaptable - pourquoi ne te bats-tu pas pour ce dont tu as besoin ? ». Ç'a été instructif : je ne me bats pas parce que c'est inconfortable, parce qu'il faut faire un travail qui peut être fatigant. Plus tard, un après-midi, j'ai vu les notes de l'école de communauté du 17 juin sur la table avec les points soulignés par ma femme. J'ai dit : « Mais qu'a-t-elle trouvé de si intéressant ? Moi, je n'ai rien compris le 17 ». J'ai donc pris les notes et j'ai tout lu d'une traite : ça été une découverte ! Ma vie devient triste à cause de ma grande hâte à clore l'affaire, quand j'anticipe les conclusions pour tout à cause de ma grande hâte à dire : « Christ », en sautant la vie. La vie devient donc ennuyeuse et insupportable, même lorsqu'elle est privée de problèmes sérieux. Mais la conséquence fondamentale est que l'on n'aime pas, car sans prendre au sérieux son propre besoin, on ne prend pas soin de soi et de la réalité qui nous entoure. Je ne peux pas me plaindre ensuite si je n'avance pas dans mon travail ou si mes enfants ne font pas de pas, parce que le premier à ne pas cheminer, c'est moi. Ce que j'ai du mal à comprendre, c'est que dans mon besoin, il y a tout, et qu'il est fait des choses de la vie, les plus grandes et les plus petites, toutes avec la même dignité : manger, boire, dormir, travail, vacances, amitié. J'ai eu la confirmation de la difficulté à reconnaître et à prendre au sérieux le désir. Je te remercie parce que tu insistes depuis longtemps sur la nécessité de vivre intensément le réel, mais je commence seulement à pressentir quelque chose maintenant, je suis un peu en retard.

Il n'est jamais trop tard !

Je ne sais pas pourquoi, mais tout à coup, tout me semble simplifié et réel, le triste brouillard s'est dissipé, je suis de plus en plus reconnaissant parce que le charisme existe et que je peux le suivre.

« Ma vie devient triste à cause de ma grande hâte à clore l'affaire, [...] à cause de ma grande hâte à dire : « Christ », comme un chapeau posé à la surface de la vie qui devient ainsi « ennuyeuse et insupportable ». C'est la vérification que chacun de nous doit faire. C'est à cause de ce que tu dis, mon ami, que don Giussani affirmait : « La raison pour laquelle les gens ne croient pas [...] ou croient sans croire (ils réduisent le fait de croire à une participation formelle, ritualiste, à des gestes, ou bien à un moralisme) c'est parce qu'ils ne vivent pas leur propre humanité [c'est-à-dire parce qu'il manque l'humain], ils ne sont pas engagés avec leur propre humanité » (*Vivendo nella carne*, Bur, Milano

2019, p. 66). C'est pourquoi, si on ne fait pas l'expérience du Christ, qui est venu pour réveiller notre humanité, comme étant en mesure de la réveiller vraiment (de susciter un engagement avec sa propre humanité), une foi formelle, ritualiste, n'arrivera pas à vaincre l'ennui. C'est la raison pour laquelle beaucoup de personnes, bien qu'ayant la foi, perçoivent la vie comme insupportable.

Giussani insiste sur le fait que le christianisme a besoin de l'humanité : « Jésus-Christ se pose comme réponse à ce que je suis "moi", et seule une prise de conscience attentive et même tendre et passionnée de moi-même peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître, à admirer, à remercier, à vivre Jésus-Christ. Sans cette conscience, même le nom de Jésus-Christ devient un simple nom » (*À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 9). C'est le risque auquel nous succombons si souvent.

Bonsoir à tous.

Qu'as-tu découvert d'utile pour toi en prenant au sérieux tout ce qui t'est arrivé ?

Nous ne nous connaissons pas et je suis avec difficulté le mouvement qui a été pour moi, à la fois berceau et prison. Mais je suis néanmoins très reconnaissante envers cette expérience car elle m'a donné certains visages fondamentaux qui m'accompagnent encore aujourd'hui. Je ne trouve pas tellement utile de faire l'école de communauté, de lire et relire des textes, en finissant sans m'en apercevoir par coller des mots à des expériences. D'habitude, je ne lis donc pas beaucoup de textes proposés, mais cette fois-ci, sur la suggestion d'un ami, j'ai lu d'abord l'Introduction et maintenant le deuxième chapitre de ton nouveau livre. J'ai été très étonnée par le thème traité, absolument réel et concret dans mon expérience. L'arrivée du coronavirus a été, en un certain sens, "attendu" par moi qui vis toujours dans l'attente que quelque chose de nouveau arrive pour faire bouger, pour rompre le néant auquel je suis constamment confrontée. Certaines journées sont imprégnées de cette expérience déchirante, une angoisse brûlante qui a usé mon existence dès que je suis entrée dans la vie adulte. Même les moments les plus agréables, en compagnie ou seule, ont souvent une subtile tristesse, un sentiment constant d'incomplétude. Rien ne dure, les rapports ne résistent pas, tout coule vers le fond sans signification. C'est le nihilisme que tu as bien décrit dans l'Introduction, que je retrouve structurellement en moi sans l'avoir demandé ou désiré. En faisant beaucoup d'efforts, j'ai appris à le regarder, même s'il souffle sur des blessures qui ont du mal à guérir. La quarantaine n'a pas bouleversé ma vie. Au contraire, je me suis dit, voyons ce qui se passe dans cette nouvelle « aventure ». Une aventure terriblement dramatique, qui a néanmoins eu du bon pour moi. Enfin, j'étais moi avec moi-même, seule devant Dieu. Plus besoin de s'adapter aux autres, de faire semblant d'être opérationnelle quand je ne le suis pas. J'ai réalisé que la vie ne peut pas être qu'une anxiété pour atteindre un objectif qui semble se déplacer toujours plus loin dans un temps qui fuit inexorable et mesquin : chacun a son propre parcours, une route, son propre temps. J'avais commencé la quarantaine avec mon projet par rapport à elle, mais après moins d'une semaine, aux prises avec les choses à faire, je me suis blessée à la maison et je ne pouvais plus rien faire. Je me sentais un poids pour tout le monde. J'ai réalisé que cela pouvait être pour moi l'occasion de me débarrasser de mille attentes. Depuis des années, en fait, je vivais dans une sorte de rancœur envers Dieu parce qu'un de mes projets ne s'était pas déroulé comme je l'imaginais, et je m'obstinais à ne pas vouloir regarder comment Lui l'avait fait fleurir d'une autre manière. Dans cette circonstance, mes enfants et mon mari ont été le signe le plus grand de Son amour envers moi : par leur présence, il me demandait de rester face à la réalité, de répondre à leurs besoins et de profiter de leur compagnie. J'ai alors senti dans ce dialogue fait de petites choses que j'ai une dignité, même dans mes fragilités, que Lui, en effet, m'appelle précisément à travers elles. Et la lumière dont je fais parfois l'expérience est fulgurante et m'envahit d'un amour que mon cœur peine à contenir. Le Chemin de croix du Vendredi Saint proposé par le pape a été un moment très touchant, je me sentais d'une certaine manière proche de l'expérience de ceux qui, à cause de leur propre mal, sont des parias dans la société. Ce que je désire le plus, c'est un regard qui m'accueille sans réserve, plein d'un amour inconditionnel. Ce que je trouve autour de moi, même entre nous, c'est plutôt un monde d'apparences, où la prison la plus insidieuse est précisément l'incommunicabilité : cette impossibilité de trouver une seule âme au

monde avec laquelle réussir à partager ses fatigues les plus profondes. Mais cette souffrance, je m'y accroche, car elle me fait aller plus au fond de moi-même et des choses : en déchirant le voile de l'apparence, elle me permet de faire l'expérience que je suis « Toi qui m'appelles, qui me prends, qui m'aimes ». La vie pour moi se déroule donc dans cette attente qu'Il se révèle à mes yeux. Ce n'est pas mon effort de compréhension, ce n'est pas un travail méticuleux de recherche, c'est un dialogue à travers un cri. Et la seule chose que je peux faire, c'est « demeurer ». Je peux dire que ce qui m'est resté le plus de cette période c'est la conscience de moi-même, cette tendresse dont tu parles et du dialogue tantôt silencieux, tantôt joyeux et à d'autres moments hurlé, avec un Autre qui m'appelle, pour lequel je suis bien comme je suis, même avec un moi fragmenté et incohérent, apparemment sans signification.

Le mouvement peut être « berceau » ou « prison », il peut être un lieu où la vie est embrassée, ou une prison qui étouffe le moi. L'affaire du coronavirus qui pourrait sembler totalement négative est la circonstance que Dieu a utilisée pour t'aider à prendre conscience de toi afin que tu ne sautes pas ton humanité, y compris toutes tes difficultés et tes fragilités. Au contraire, tu as commencé à percevoir que c'est justement à travers ta fragilité qu'un Autre t'appelait et tu as commencé un dialogue avec Lui, non pas, malgré, mais à travers ton cri. Si cela ne se produit pas, en fin de compte la foi reste extrinsèque à la vie, elle ne l'atteint pas et nous ne pouvons donc pas faire l'expérience de la convenance humaine. Au contraire, lorsque nous ne sautons pas l'humain, nous commençons alors à avoir conscience de nous, à éprouver une tendresse envers nous qui marque le début d'un dialogue mystérieux – pardonnez le jeu de mots – avec le Mystère. Pourtant, notre humanité est souvent perçue comme un obstacle. Mais alors, comment faire pour l'aimer ?

Tu dis que l'expérience, pour être telle, implique un jugement et que le critère selon lequel le jugement peut être formulé est notre humanité. Voici ma question : comment puis-je aimer mon humanité si je la vois souvent comme un gouffre, comme un fardeau à porter ? J'essaie de vaincre ce poids de toutes mes forces mais je me rends compte rapidement que je n'y arrive pas. Alors, j'essaie de réduire la prétention ; je corrige mon désir en me disant : « Allons, je dois me contenter de ce que j'ai, du reste j'ai tellement de choses, un travail, une famille, des enfants ». Mais très vite, je me rends compte que je triche, que tout cela ne suffit pas pour combler ce gouffre. En somme, la réalité fait sauter tous les poteaux et les barbelés que j'ai mis tout autour et je reste là face à ce gouffre. Comment est-ce que je fais pour aimer vraiment cette humanité quand il semble que toute ma réalité quotidienne ne tient qu'à un fil ? Il y a une chanson de Guccini, Incontro, qui comme Vedi cara m'a toujours impressionné. La chanson Incontro dit à un moment donné : « Chère amie, le temps prend, le temps donne... nous courons toujours dans une direction mais ce qu'elle est et quel sens elle a qui le sait... [...] nous sommes quelque chose qui ne demeure pas, phrases vides dans la tête et le cœur plein de symboles... » (Incontro, de l'album Radici, 1972, © EMI). Alors, comment puis-je aimer et avoir de la tendresse – comme tu le disais – envers mon humanité limitée au point de ne pas être capable de protéger même les choses les plus grandes, les plus importantes, comme ma femme et mes enfants ? Je ne suis pas capable de les défendre. Parfois, c'est comme si j'avais vraiment peur des limites de mon humanité. Je te remercie pour tout.

Je suis reconnaissant que tu aies voulu partager avec nous toutes tes préoccupations les plus profondes et je suis reconnaissant qu'il existe un lieu où chacun puisse le faire librement. Nous avons tous la foi, mais c'est comme si nous ne dépassions pas le gouffre et le fardeau, et comme si les fragilités de la vie étaient un poids. Par conséquent, si la foi que nous avons tous n'a pas d'incidence sur notre situation existentielle, à un moment donné, on dira : « Cela ne m'intéresse pas ». C'est la raison pour laquelle Giussani souligne que « la foi, si elle ne peut être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas [...] capable de résister dans un monde où tout, tout, [...] continue à dire le contraire » (Le risque éducatif, Nouvelle Cité, Paris 2006, p. 13). Une foi détachée de la vie ne pourra pas durer longtemps.

C'est pourquoi nous gardons ouvertes ces questions sans nous hâter de clore la question avec des discours.

Bonsoir. Je lis la contribution que j'ai envoyée : « Très cher père Carrón, je t'écris alors que je suis assis à l'entrée de l'hôpital où ma femme doit passer un scanner ; demain, mon jeune fils doit aller chez l'oculiste. Ces jours-ci, j'ai lu et relu les notes de l'école de communauté en essayant de me donner des raisons pour faire face à ces circonstances. Ceux qui me connaissent savent que je suis quelqu'un de très anxieux. Je viens justement de finir de lire le deuxième chapitre de L'éclat des yeux et je me suis retrouvé dans tes mots : un discours et une éthique ne suffisent pas pour faire face aux questions de la réalité. Je comprends que ce n'est pas une question de raisonnements. Je pressens que tout est dans cette tendresse qui germe sur l'arbre de mon désir indomptable, dans le fait de regarder mon moi avec tendresse et par conséquent de tout regarder comme ça. Je pressens que c'est le regard le plus vrai que je puisse avoir envers moi-même et envers les circonstances. Je dis que je le pressens car ce n'est pas automatique de reconnaître le vrai et d'y adhérer immédiatement. C'est ici alors que je découvre avoir besoin d'un soutien pour faire ce pas qui s'appelle prière et offrande : « Toi qui me fais, qui fais la réalité, ma femme, mes enfants et toutes les circonstances, donne-moi la force de Te dire oui ». Je comprends maintenant aussi l'insistance sur la récitation de l'Angélus chaque matin. Cher père Carrón, pendant que je t'écris, mon anxiété et mon inquiétude ne diminuent pas, mais c'est comme si tout mon moi était embrassé et compris par une Présence amoureuse qui me rend désireux de faire l'expérience du fruit de ce moi habité par le Christ, ici dans ces circonstances. En pensant à ce moment, à moi et à certains amis, j'ai envie de faire une considération d'une extrême sincérité, presque honteux. Parfois, ma confiance en Dieu n'est pas totale. Je dis : « Qu'il me soit fait selon ta parole » mais c'est comme si au fond je disais : « Mais seulement si Ta volonté coïncide aussi en partie avec la mienne ». C'est comme s'il manquait un dernier pas, ou plutôt un dernier saut. Je comprends que se fier au Christ à 99,99% ne suffit pas car la consistance de mon moi ne peut pas être partielle ».

Quelle exigence de totalité nous avons ! Mais c'est une totalité dont nous nous approchons instant après instant. Pourquoi ? Parce que nous avons besoin que la tendresse de Sa présence embrasse dans le temps toute notre humanité. Comme tu le dis, reconnaître le vrai n'est pas automatique, c'est un parcours à faire pour que cette Présence devienne toujours plus nôtre, pour qu'elle émerge de notre façon de demeurer dans le réel. Si je commence à pressentir et à faire expérience que tout mon moi est embrassé – quelle que soit la situation dans laquelle je me trouve – si je trouve une réponse à la situation de mon humain (par exemple, au manque de signification que je peux parfois percevoir), si je réalise qu'une telle réponse est en mesure de tout contenir, alors je peux aimer vraiment mon humanité. Je l'aime si je la perçois embrassée en profondeur et je me confie à 100%, totalement. Mais ce parcours est dramatique car il demande que je mette en jeu ma raison et ma liberté.

Et quand on sent toute sa propre humanité embrassée, que surprend-on en soi ? Une personne m'écrit : « Il naît une gratitude ressentie profondément, même vis-à-vis des blessures et de la douleur, envers le cri de déception. Parce que ce n'est qu'à travers eux que je peux faire expérience de la vie dans son intérêt ».

J'ai perçu la dernière école de communauté très liée au chapitre sur lequel nous travaillons ce soir. Tu dis dans un passage : « Même si, par manque de loyauté, d'attention ou, au fond, de moralité, nous suivons parfois ce qui n'est pas vrai [trois choses que je connais bien] en nous laissant entraîner, tôt ou tard [tôt ou tard, ce moment arrive !] l'humanité qui est en nous nous fait elle-même prendre conscience que nous avons suivi une illusion » (L'éclat des yeux, op. cit., chapitre 2, p. 4). Quel respiration ! Je n'ai même pas besoin d'attendre qu'il m'arrive je ne sais quoi, il faut juste que je prête attention à ma propre humanité qui m'envoie des signaux, qui me montre que je suis irréductible. Et justement « cette irréductibilité, ce cri, est [...] la "démonstration" d'autre chose » disais-tu à la dernière école de communauté. Donc : c'est de l'intérieur, c'est en moi que j'ai la preuve d'autre chose. J'ai longuement réfléchi sur le parcours que tu nous as fait faire mercredi et bien que, dès le début, j'ai immédiatement respiré en t'écoutant et en écoutant les témoignages, par

la suite, je me suis parfois retrouvée coincée lorsque je pensais que c'était le résultat d'un raisonnement logique. Et je me perdais, je m'embrouillais, je n'y arrivais pas de cette façon. Alors, j'ai repris maintes fois les témoignages des amis qui étaient intervenus ainsi que tes paroles. J'ai donc commencé à regarder quelle implication existentielle avait dans ma vie ce à quoi tu nous introduisais et qui me semblait une vraie révolution. C'est le cas ! Je raconte un fait. Je suis allée faire une IRM (car j'ai été malade pendant cette quarantaine) et pendant que j'y allais, j'ai commencé à être angoissée mais j'essayais de chasser la peur en la diminuant intérieurement. Alors, quand je me suis trouvée devant le « tube » pour l'IRM, l'angoisse m'est revenue d'un coup au point que j'ai pensé tout arrêter et dire que je ne voulais plus la faire car je paniquais vraiment. Alors que j'étais dans cette situation, un cri est sorti véritablement de mes entrailles : « Seigneur, reste avec moi ! Reste avec moi ! ». Mais le plus surprenant a été la surprise de reconnaître, un instant après ce cri qui venait de l'intérieur : « Seigneur, mais Tu es avec moi ! ». Cette chose est arrivée en une seconde et ce n'était pas une pensée cérébrale – aussi parce que dans ces conditions c'est impossible- mais une reconnaissance. Et, en effet, en une seconde, je suis passée de la panique à la pacification totale. Et cela m'a tellement surprise que dans le quart d'heure qui a suivi lorsque j'étais dans ce tube, j'étais détendue ; à un certain moment, j'ai réalisé que je m'endormais presque tellement j'étais en paix. Et plus j'étais surprise car cela dépassait mes capacités – étant donné que je venais juste de vivre une chose qui me disait le contraire -, plus je me disais : « Mais ça, c'est Toi ! C'est Toi en moi ». À la dernière école de communauté, tu as dit : « Il y a quelque chose, de plus profond, de plus structurel en nous qui crie "Autre" ». Cette IRM a été l'occasion de m'en rendre compte et de comprendre ce que signifie vivre intensément le réel.

Explique quelle est la différence entre dire : « Seigneur, reste avec moi ! » et : « Seigneur, mais Tu es avec moi ! ».

La première phrase a été un cri qui m'est venu presque de l'intérieur de la panique...

Comme si on disait : « Bof, si par hasard tu existes, viens ! », avec une invocation pour laquelle, déjà au départ, on ne croit peut-être pas qu'il y ait une réponse. Mais quand tu te surprends en train de dire : « Seigneur, mais Tu es avec moi ! », ça c'est une reconnaissance, c'est le signe d'une foi dans laquelle il y a la religiosité, c'est-à-dire le rapport conscient avec le Mystère. Un rapport qui, en raison du parcours que tu as fait, est devenu tellement tien que tu es passée immédiatement du cri - « Reste avec moi ! » - à la reconnaissance : « Mais Tu es avec moi ! ». Alors la prière n'est pas, comme nous le pensons souvent, une alternative à la raison (« Comme je suis paniquée et que je ne raisonne plus, alors je demande et je crie »), mais, comme le dit Giussani à la fin du chapitre dix du *Sens religieux*, « la conscience de soi, si elle va tout au fond de soi-même » qui « trouve un Autre [Seigneur, mais tu es avec moi !]. Voici ce qu'est la prière : la conscience de soi, approfondie, qui rencontre un Autre. Ainsi, la prière est le seul geste humain qui réalise totalement la grandeur de l'homme » (Le Sens religieux, Cerf, Paris 2003, p. 157). Elle est la preuve de la différence entre une affirmation et l'autre. Comment savoir si j'ai utilisé la raison jusqu'à la reconnaissance d'un Autre au fond de moi, comme savoir si j'ai accompli le seul geste humain où la grandeur de l'homme se réalise totalement ? Tu l'as dit très simplement : tu étais en paix, « détendue » ; c'est ce « contact avec le réel » qui montre comment la foi, lorsqu'elle est vécue selon sa nature – pas comme une alternative à la raison, mais comme reconnaissance ultime de la part de la raison – est en mesure de provoquer une révolution : « En une seconde, je suis passée de la panique à la pacification totale ». Ton expérience correspond exactement à la conclusion du chapitre dix : « La conscience vraie de soi est bien représentée par l'image de l'enfant dans les bras de son père et de sa mère, qui peut [...] affronter n'importe quelle situation de l'existence [par exemple, le "tube" de l'IRM] avec une tranquillité profonde, avec une possibilité de joie. Aucune thérapeutique ne peut prétendre à cela, à moins de mutiler l'homme. Souvent en effet, pour censurer certaines blessures [car elles ne sont souvent pour nous qu'un obstacle], on mute l'homme dans son humanité » (*Ibidem*, p. 158).

Une foi qui censure l'homme serait une foi sans sens religieux. Alors qu'une foi qui porte en elle le réveil de l'humain, le réveil de l'usage de la raison jusqu'à la reconnaissance depuis l'intérieur de moi – là où j'ai la preuve d'un Autre, disait notre amie -, c'est tout autre chose : ce n'est pas une

adhésion piétiste et formelle, mais une reconnaissance pleine de raisons, une véritable révolution pour toi qui appartient pourtant au Christ depuis la naissance.

Et pourtant, nous pouvons vivre la foi sans cette reconnaissance de Lui avec nous. Cependant, lorsqu'une personne commence à en faire l'expérience, elle commence à comprendre de quoi nous parlons.

Je veux te raconter un fait qui m'est arrivé récemment et qui m'a beaucoup surpris. Il y a deux semaines, j'ai accompagné ma femme et mes enfants à la montagne. J'attendais beaucoup ces vacances mais, à peine arrivés, certaines choses insignifiantes ont subitement changé mon humeur : par exemple, il pleuvait et le village n'était pas comme je l'avais imaginé. Je suis devenu triste et j'ai ressenti un peu d'apathie et de manque d'entrain. Alors que nous faisons une balade dans le village, ma femme est entrée dans un magasin et je suis resté dehors avec la poussette pour l'attendre tout en regardant mon portable en m'ennuyant. A ce moment-là, j'ai pris conscience avec stupeur que ce sentiment de tristesse était le signe du besoin infini qui me constitue. Face à des moments de ce genre, dans le passé, je m'imposais souvent des rappels moralisateurs : « Tu devrais lire plus souvent l'école de communauté, tu devrais prier plus, tu devrais faire plus silence, etc.. ». Inversement, cette fois-ci, j'ai regardé avec tendresse mon insatisfaction en m'étonnant de combien mon désir est incommensurable et remerciant qu'il continue d'émerger. Cette façon de me regarder est une nouveauté absolue pour moi et c'est certainement le fruit du chemin que tu nous fais faire ces derniers mois. Quand ma femme est sortie du magasin j'étais différent, nous sommes allés prendre l'apéritif et je lui ai parlé de moi alors que pendant tout le voyage pour venir j'étais resté silencieux parce que je n'avais pas grand-chose à lui dire. Je souhaite que cette façon de me regarder et cette tendresse dans mes rapports deviennent toujours plus habituelles. Merci pour le chemin que tu nous indiques. Tu vois ? L'aller et le retour ont été totalement différents. Que s'est-il passé ? Tu n'as eu aucune vision, mais au lieu de te réprimander une fois de plus, tu as simplement commencé à regarder avec tendresse ton insatisfaction en te surprenant tellement ton désir est incommensurable et en remerciant parce qu'il continue à émerger. Pour une fois, tu ne t'es pas énervé avec le désir et l'insatisfaction que tu avais. Et cela – tu l'as dit – a été une nouveauté absolue parce que toi qui appartient pourtant au mouvement depuis longtemps, tu commences seulement maintenant à entrevoir qu'il est le fruit du chemin que tu as fait pendant toutes ces années. Et que désires-tu ? Qu'un tel regard devienne toujours plus habituel en toi.

Un ami sud-américain qui m'écrit en témoigne aussi : « Dans la dernière école de communauté (après l'avoir relue plusieurs fois et l'avoir confrontée avec mes vicissitudes), j'ai pu découvrir la relation tourmentée, pendant une grande partie de ma vie, entre mes exigences fondamentales (souvent mêlées aux désirs et aux passions fausses) et le Toi qui me fais. Cela arrive si je regarde bien en moi-même mais, en fin de compte, ton insistance sur la demande qui se cache dans notre blessure et dans nos prétentions, et que nous écartons à cause de la honte, m'a fait voir dernièrement que là, dans l'inexorabilité du moi, se cache le trésor du cri qui a une réponse. Combien de temps il m'a fallu pour en faire consciemment l'expérience ! Mais que puis-je dire, de quoi pourrais-je me lamenter si c'est un don envers mon humanité et quelque chose de donné ? Que pourrais-je objecter ? Ces derniers temps, découvrir cette étincelle me satisfait car elle me tient compagnie sans que je doive attendre rien de personne. Pauvre de moi, si je n'acceptais pas fidèlement (pas de façon cohérente mais fidèlement) cette grande grâce de découvrir que Dieu s'est installé dans l'obscurité et dans la profondeur de mon moi. Combien de fois, regarder au fond de moi-même m'a rendu malade ! Comment la tendresse envers mon humanité pouvait-elle naître depuis ce fond obscur ? Il ne s'agissait pas d'être plus pur, ni meilleur, mais d'accepter et de changer ma façon de regarder cette blessure, et à partir de là de ne plus cesser d'attendre la réponse en ramenant toujours l'espérance à l'étincelle ». Cela peut aussi se produire face à la respiration du papa gravement malade, comme l'écrit une personne à un ami : « Regarder la dépendance vis-à-vis du Mystère dans chaque respiration donnée par Lui à mon père ouvre ma raison pour réaliser que pour moi aussi il en est ainsi maintenant. Cela me remplit de stupeur et me rend attentive et dans l'attente ». Son ami lui répond : « C'est une grâce

de Le [Dieu] voir se produire dans ton père et en toi », tous deux conscients de ce souffle qui est donnée en permanence. C'est la réalisation de tout ce que nous avons lu dans l'école de communauté : voir le fond, c'est-à-dire Qui donne ce souffle, comme on voit les choses habituelles (la respiration justement). Et elle réplique à son ami : « Oui, une grâce qui exalte toute mon humanité, telle qu'elle est, avec toutes les questions, dans une évidence puissante de Sa Présence ». Il peut en être ainsi jusqu'au dernier souffle.

Au paragraphe deux du deuxième chapitre, on lit : « Qu'est-ce que cette humanité qui ne se laisse pas tromper, que nous ne pouvons berner, à laquelle nous ne pouvons pas apporter de réponse banale, établie arbitrairement ? La tromperie et la distraction couvrent le mal-être, mais elles ne nous tirent pas du néant. Même blessée, négligée, confuse, notre humanité ne se laisse pas tromper, elle ne se laisse pas berner par le premier venu, et c'est le signe qu'elle est moins confuse qu'il n'y paraît » (L'éclat des yeux, op. cit., chapitre 2, p. 4). Ces deux derniers mois, nous nous occupons de mon père, en phase terminale, que nous aidons à la maison. Il est effectivement dans un état très grave bien que son esprit (avec des hauts et des bas) résiste. Il y a quelques jours, je l'accompagnais pour aller s'asseoir dans le couloir et par la porte ouverte on voyait la clarté éblouissante du soleil matinal. Mon père a bredouillé quelque chose que je lui ai demandé de répéter ; il a articulé plus clairement : « Quelle belle journée ! Quel soleil aujourd'hui ! ». Les jours suivants, j'ai souvent repensé à cette phrase et j'en ai retenu ceci. D'abord : il est remarquable que l'on puisse être dans les conditions les plus douloureuses, voire humiliantes par certains aspects, mais cela ne peut empêcher son propre cœur de crier quand il croise la beauté. Deuxièmement : pour nous, pour moi, on dirait qu'avant de pouvoir dire : « Que c'est beau ! », il faille être en bonne santé physiquement, se sentir aimés et voulus, avoir des conditions de travail qui ne soient pas stressantes, ou qu'avant on se soit désintoxiqués (par exemple) du nihilisme, des publicités trompeuses, de la culture des Lumières, des pensées malveillantes, etc.... Alors que le cœur réclame ses espaces presque « sans » nous. Aucune condition préalable n'est nécessaire pour que notre cœur vive et nous entraîne à vivre. Troisièmement : que le cœur vive n'est pas la condition préalable pour qu'ensuite il se produise autre chose mais c'est déjà la victoire sur la paresse de nos vies. J'ajoute un post-scriptum. Il y a quelques jours, ma mère (qui souffre plus que mon père de l'état dans lequel il se trouve mais qui le vit elle aussi avec la même force d'âme bien qu'ayant des hauts et des bas), à la demande un peu réservée et espiègle de mon père d'avoir une cuillère de glace, lui a dit avec conviction et enthousiasme : « Mais bien sûr ! Aujourd'hui c'est fête, chaque jour est une fête, nous devons donc fêter !!! ». J'ai pensé : si nous acceptons que notre cœur s'exprime, nous « infectons » les autres et nous leur permettons de vivre la réalité – bien qu'elle ne nous corresponde pas immédiatement – avec le cœur ouvert. Merci.

Merci à toi. Nous pouvons nous aussi arriver à la fin de notre vie et avoir la même façon de demeurer dans le réel que tes parents, mais seulement si chacun de nous s'engage sur ce chemin. En effet, il y a toujours un risque qui nous guette. Comme me l'écrit un ami qui ne pouvait pas se connecter ce soir : bien qu'il ne se soit jamais détaché de ce qu'il a rencontré, il a souvent vécu la vie du mouvement comme « aride, réduite aux formalismes habituels, sans vraie adhésion du cœur. Le cœur s'est vidé et a été inévitablement rempli par autre chose. C'est ainsi qu'ont commencé les "dérapages", les infidélités, l'adhésion à la mentalité de tous, même s'il restait un lointain et poignant souvenir du temps où le bonheur était vrai et l'amitié était réelle et désintéressée ». Peu à peu, il a laissé tomber tous les gestes : les Exercices de la Fraternité, les rencontres, l'école de communauté. Mais à un certain moment, en rencontrant certains vieux amis, il a vu que tout recommençait à changer. Il l'exprime ainsi : « Une rencontre a réveillé et ravivé la première rencontre ». Lorsque, pour une raison quelconque, une personne s'est détachée de la première rencontre, seul un événement comme celui du début peut le remettre en route. Une rencontre a réveillé et ravivé la première rencontre et alors notre ami a commencé à vivre de nouveau. Dans *Quelle chose qui vient avant*, don Giussani écrit que « la rencontre avec une présence d'humanité différente vient avant, pas seulement au début, mais à chaque moment qui suit le début : un an ou vingt ans après. Le phénomène initial – l'impact avec

une humanité différente, la stupeur qui en découle – est destiné à être *le phénomène initial et original de chaque moment du développement*. Parce qu'il n'existe aucun développement si cet impact initial ne se répète pas, si l'événement ne demeure pas, c'est-à-dire contemporain ». Par conséquent, poursuit-il, quand une « discontinuité » se crée avec le début, quand le début devient pour les personnes « un souvenir pieux », comment combler cette discontinuité ? « Il faut que se produise à nouveau [...] ce qui leur est arrivé au début : pas “comme” cela est arrivé au début mais “ce qui” s’est produit au début : l’impact avec une humanité différente dans laquelle le même événement qui les a mis à l’origine en mouvement se renouvelle » (L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », in *Dalla fede il metodo*, Coop. Edit. Nuovo Mondo, Milano 1994, pp. 40, 42)».

Ce que nous nous sommes dit aujourd’hui est crucial pour la foi. J’ai toujours été frappé par une phrase que don Giussani prononça à Chieti en 1985 : « Nous chrétiens, dans le climat moderne, nous nous sommes détachés, non pas directement des formules chrétiennes, non pas directement des rites chrétiens [nous pouvons continuer à participer même formellement], non pas des lois du décalogue [...]. Nous nous sommes détachés du fondement humain, du sens religieux. Nous avons [donc] une foi qui n’est plus religiosité. Nous avons une foi qui ne répond plus comme elle le devrait au sens religieux, [...] c’est à dire une foi non consciente, une foi non plus intelligente de soi [qui justement à cause de cela est très souvent piétiste et n’atteint pas les replis de la vie, selon l’expression de Reinhold Niebuhr : “Rien n’est plus incroyable que la réponse à un problème qui ne se pose pas”]. [...] Le Christ est la réponse au problème, à la soif et à la faim que l’homme a de la vérité, du bonheur, de la beauté et de l’amour, de la justice, de la signification ultime » (L. Giussani, *La coscienza religiosa nell’uomo moderno*, in *Quaderni del Centro culturale “Jacques Maritain” – Chieti 1986, pro manuscripto*, p. 15). C’est pourquoi, avoir le sens religieux autant réveillé est la vérification de la foi, nous sommes nous dit à d’autres moments. Nous pensons défendre le Christ “en parlant” de Lui ou de la compagnie. Mais la façon la plus frappante de défendre le Christ, c’est de Le voir resplendir dans une humanité vivante : dans l’éclat des yeux de quelqu’un. Ce sera toujours la vérification de la foi, ce qui nous convaincra nous et les autres.

C’est pour cela que nous continuons notre parcours en abordant les prochains chapitres de *L’éclat des yeux*. À la situation dans laquelle nous nous trouvons, définie par un vide de signification, par le néant qui avance, ne peut répondre que quelque chose d’historique, de charnel, capable de prendre notre humanité – tant de fois si négligée, tellement affairée, si réduite – en nous restituant tout le réel et toute notre personne, et en nous consentant de regarder toutes nos blessures sans que rien ne puisse être exclu de la participation à cette nouveauté dont nous parlions auparavant.

Donc, après avoir identifié le problème que nous avons tous devant nous – « Comment le combler, ce gouffre de la vie ? » - nous commençons à voir quel est le chemin à faire pour que la vérification de la foi devienne de plus en plus la nôtre et donc quel est le lieu où nous sommes constamment réveillés, encouragés à cheminer, pour ne pas revenir en arrière jusqu’à arriver à vivre toute la réalité comme Jésus l’a vécue. Jésus aussi a vécu la réalité avec toute la limite qu’elle a, il n’a pas vécu dans la stratosphère, il a vécu Sa vie humaine comme nous dans une réalité identique à la nôtre ; mais comment Lui a-t-il vécu le réel sans finir dans le nihilisme ? C’est le chemin que nous devons faire car le Christ est venu justement pour nous sortir du nihilisme. Ce n’est que si nous apprenons à vivre la réalité telle que Lui l’a regardée et vécue que nous pourrions vérifier combien la foi est intéressante pour la vie.

Le travail d’école de communauté se poursuit pendant l’été sur le texte *L’éclat des yeux* :

- jusqu’à mi-août sur le 3^{ème} et 4^{ème} chapitre
- jusqu’à la Journée de Début d’Année sur les chapitres 5 et 6

Le livre (en italien) est joint à la revue *Tracce* de juillet août. On peut aussi l’acheter en format ebook ou papier.

Parce que le travail de l’école de communauté est d’abord personnel, même si on ne peut pas se retrouver en groupe, on peut également la faire en lisant quelques pages chaque jour, en parlant avec sa femme ou son mari de ce que l’on découvre ou en téléphonant à un ami. L’été n’est pas une pause

dans la vie, si nous ne voulons pas nous laisser aussi de l'été, et l'école de communauté est une aide pour la vivre.

Meeting de Rimini : *Privés de merveille, nous restons sourds au sublime*. Le programme de l'*Édition Spéciale* qui aura lieu du 18 au 23 août au Palais des Congrès de Rimini, essentiellement en ligne, est disponible sur le site et sur l'application du Meeting. Les objectifs limités imposés par l'urgence sanitaire ne diminuent pas le cœur et la nature du Meeting : avec son patrimoine et son histoire, il se veut un lieu de dialogue et de partage sur les interrogations et les demandes existentielles qui ont émergées de manière nouvelle, en particulier cette année. Chacun, depuis chez lui ou sur son lieu de vacances, pourra se connecter et ceci rendra la participation moins évidente et plus consciente.

A partir du 31 juillet, il sera possible de réserver sa propre participation aux rencontres à partir du site et de l'application jusqu'à épuisement des places et on pourra réserver aussi la visite virtuelle des expositions guidée par les commissaires des expositions. La participation physique, avec les prescriptions en vigueur, au Palais des Congrès de Rimini sera possible pour un nombre limité de personnes.

Nous vous invitons à faire la promotion du Meeting en diffusant le programme et en suivant les rencontres pendant la semaine. C'est peut-être une occasion pour élargir partout le public du Meeting car rien ne peut empêcher d'inviter les amis avec lesquels on est en vacances dans le village le plus perdu en montagne ou au bord de la mer, en pouvant atteindre sans doute plus de "visiteurs" que par le passé. Ce serait une belle occasion pour partager avec tout le monde ce qui nous est arrivé.

Le Meeting informe que des pavillons et des points de connexion seront présents dans certaines villes pour suivre ensemble les rencontres et les spectacles.

Enfin, il est encore possible de s'inscrire comme volontaire "ambassadeur" selon les indications qui se trouvent sur le site du Meeting.

Je vous rappelle que la Journée de début d'année aura lieu le samedi 26 septembre après-midi, en visioconférence, pour tous. Si les normes le permettaient, vous pourrez la suivre uniquement en petits groupes. Début septembre, nous communiquerons les modalités pratiques pour la connexion.

Bon été à tous, très chers !

Veni Sancte Spiritus

Merci. Et reposez-vous bien !